

L'emplacement s'appelait «Hellepoul» et se trouvait être la partie la plus basse de la ville haute. C'est le quartier qu'Ermesinde avait donné aux Récollets et dans lequel, plus tard, la «Enneschtgaass» et la rue Chimay devaient être enclavées.⁵¹⁾ Sur le «Hellepoul» — «la grande cloaque ou abbevoir (1684)» — nous lisons chez Wurth-Paquet⁵²⁾: «M. Le professeur Namur m'a fait voir un acte, duquel il résulte, qu'en cet endroit, réceptable des inondations de la ville, il y avait en 1690 un marais, les eaux de pluie et autres ne trouvant pas un écoulement facile. Il se pourrait dès lors que le peuple eût créé une dénomination rappelant les miasmes délétères que devaient répandre des eaux infectes. Toutefois je pense que «Hellepoul» est une altération de Hoehlenpfuhl. N'a-t-on pas changé Hoehle, chemin creux, en Hell, pour désigner une maison à la descente du Breitenweg?». D'après A. Rupprecht, la mare stagnante existait encore en 1870.⁵³⁾

Nicolas van Werveke a également fourni d'intéressants détails sur ce lieu-dit. Pour cet historien, la mare «... qui fut à plusieurs reprises entourée de murs... était sans doute destinée à fournir l'eau en cas d'incendie, mais les voisins ne manquaient jamais d'y jeter tout ce qui les gênait, et surtout les bêtes mortes.»⁵⁴⁾

Quant à Marcel Noppeney, que j'ai également consulté à ce sujet, il supposait le qualificatif «hell» = clair à la base du terme populaire, par ironie, évidemment.

Je me rappelle aussi qu'avant l'installation du «tout-à-l'égoût», chaque pluie quelque peu violente — surtout quand les feuilles tombées des noyers américains du Boulevard du Viaduc étaient de la partie — bouchait les égoûts et provoquait la formation d'un véritable étang entre les maisons Derulle, Entringer, Larue et Mersch. La première de ces maisons fit place en 1907 à l'«American Building» qui, si je ne me trompe, est le premier immeuble de la ville construit en béton armé.

Plus tard, les eaux sales de la ville étaient déversées dans la Pétrusse, après avoir été recueillies dans des canaux qui, dans les parages de l'ancien «Hellepoul», aboutissaient au canal vertical accosté au mur de la fausse-braie et que l'on voit à la droite de l'usine électrique. J'ai encore dans le nez les odeurs nauséabondes dont on était incommodé, quand le temps changeait.

Le mur de la fausse-braie me rappelle un petit épisode qui, encore des années après, faisait se dresser sur la tête de mon père les rares cheveux qu'il possédait. En 1905, le fils d'un cordonnier allemand qui habitait la rue Marie-Thérèse (aujourd'hui rue Notre-Dame), âgé d'environ six ans et dont les pieds, atrophiés, étaient bandés de fer, prit soudainement goût à monter tous les jours, à la même heure, sur le mur de la fausse-braie près de la Cathédrale, pour contourner le bastion Beck et arriver, sur le mur de la fausse-braie près de notre maison, au Nouveau Pont. Et tout cela, non pour se promener, mais pour courir autant que le primitif appareil orthopédique le permettait. L'exhibition journalière qui vous coupait le souffle dura jusqu'à ce que le père du gamin y mit fin par une fessée typiquement cordonnière.

Mon père exploitait au rez-de-chaussée de sa maison un magasin de cigares sous la raison sociale de «Maison Havane». Il fut le premier à introduire au